

La Musique par Disques

OPÉRA.

On peut faire des réserves sur l'opportunité d'enregistrer intégralement des opéras comme *Manon* ou *Bohème*. J'estime que c'est plutôt l'affaire du film sonore que du phonographe et que l'intérêt est minime de posséder à côté de scènes et d'airs célèbres, déjà depuis longtemps enregistrés, des airs, des duos, des ensembles dont la qualité musicale est médiocre. A la scène, cela passe. Dans le recueillement d'une chambre, que cette musique théâtrale lasse vite ! Je ne ferai exception que pour Wagner. On goûte mieux au contraire, dans une atmosphère d'intimité, la construction toute symphonique de ce flot lyrique qui déferle. On oublie volontiers les paroles, voire le drame, pour goûter l'essence même, je dirais volontiers l'âme, de cette musique passionnée. Les enregistrements effectués par Columbia à Bayreuth sont une source intarissable de pures émotions musicales. *Tristan* tout entier, certaines scènes de la *Walkyrie* et de *Parsifal*, comptent parmi ce que la production phonographique a réalisé jusqu'ici de plus parfait.

Manon est d'une bonne venue, mais rien d'extraordinaire. Pour tout dire, c'est la reproduction fidèle de ce que nous entendons à l'Opéra-Comique. Un excellent ténor, Rogatchewsky (qui chante sans accent, mais qui se rattrape lorsqu'il parle !) ; un soprano souple et bien timbré, M^{lle} Féraldy ; des comparses de qualité très inégale et d'une manière générale des ensembles où chacun va son petit train sans se soucier des autres. C'est ainsi sur nos théâtres et le public y est trop bien habitué pour s'en formaliser jamais. Les airs et les duos de *Manon* et de Des Grieux sont tous fort bien venus et on réentendra avec plaisir les morceaux les plus célèbres de cette charmante partition, en particulier la scène de Saint-Sulpice, les adieux à la petite table, etc., etc.

La *Bohème*, enregistré à Milan sous la direction du maestro Lorenzo Malajoli, est remarquable au contraire plutôt par les ensembles que par les soli. Les voix pourtant sont toutes de choix : Rosette Pampini (soprano), Luba Mirelle (mezzo), Luigi Marini (ténor) ainsi que leurs camarades : G. Vanelli, Pasero, Baracchi, G. Nesi, S. Baccaloni, ont des voix puissantes et souples, mais j'apprécie surtout la manière dont elles se combinent entre elles et dont elles sont accompagnées par l'orchestre. C'est vraiment une troupe.

Odéon publie le duo du 1^{er} acte de *Rigoletto*, chanté par Mmes Norena et Villabella et le célèbre quatuor (Norena, Tessandra, Villabella, Renard). C'est un bon disque malgré quelques vibrations dans l'aigu.

Pathé-Art a enregistré la Mort de Boris et les Adieux de Boris à son fils, chantés par la magnifique basse Aquistapace et le trop célèbre prologue de *Pailleasse*, interprété par Giulio Fregosi.

Columbia nous présente la Valse et le Finale de *Faust*, fort bien joués par l'orchestre dirigé par Gaubert, mais médiocrement chantés.

Je ne sais trop dans quelle rubrique classer l'œuvre de Darius Milhaud : la *Délivrance de Thésée*. Ici sans doute, puisqu'il s'agit d'un « opéra-minute ». Loué soit Columbia de consacrer de temps en temps des disques aux tendances les plus auda-

cieuses de la musique d'aujourd'hui. Redoutable épreuve d'ailleurs pour des compositeurs modernes, que d'être ainsi soumis au jugement d'un public qui ne se prononce pas après une exécution, mais qui peut à loisir se former une idée nette des qualités et des défauts d'une œuvre qu'il lui est possible de réentendre indéfiniment à sa fantaisie. La musique de Darius Milhaud a tout à gagner d'être jugée ainsi pièces en main.

ORCHESTRE.

La musique moderne est à l'honneur ce mois-ci. Gramophone édite plusieurs disques de haute importance. Tout d'abord *le Sacre du Printemps*, de Strawinsky, dirigé par Monteux. Voici une œuvre qui marque une date dans l'histoire de la musique et qu'on entend rarement en concert à Paris même et autant dire jamais en province. Elle va se trouver maintenant à la portée de tous. Sans doute les parties mystérieuses viennent mieux que les passages de force. Les Cercles d'Adolescentes font une grande impression, mais les effets de sonorité de la danse sociale, avec son paroxysme d'intensité dynamique, sont rendus de manière inespérée.

Piero Coppola, qui fut le premier à enregistrer un disque d'Honegger (*Pacific 231*), est encore le premier à nous donner *Rugby*. Le disque est fort bon, d'une sonorité puissante et claire; il met bien en valeur la complexité de la polyphonie sans laisser oublier la ligne mélodique (Gramophone). A la même Compagnie, le Triguator lyonnais donne une délicate version de *Ma Mère l'Oye* de Ravel et Piero Coppola, dirige la *Mer* de Debussy, avec une poésie et une vigueur remarquables.

Odéon publie des fragments symphoniques pleins de verdure du charmant *Ramuntcho* de Pierné.

MUSIQUE DE CHAMBRE.

Le quatuor de Ravel a les honneurs de deux enregistrements parallèles. Capet l'a joué chez Columbia et Krettly chez Gramophone. Je préfère le genre du premier et l'enregistrement du second. L'un et l'autre sont excellents. Le quatuor Capet l'emporte quand même par l'incomparable fondu des sonorités, par la mise en valeur des détails, par la perfection de l'interprétation, mais il y a dans le jeu du quatuor Krettly des passages absolument ravissants de sonorité.

Le quatuor Capet a également enregistré pour Columbia le quatuor de Debussy. C'est d'un bout à l'autre la perfection.

Lily Laskine joue à ravir sur sa harpe la *Danse sacrée* et la *Danse profane* de Debussy. Le violoniste Lucien Schwartz interprète avec un joli son et beaucoup de poésie, une *Réverie* de Piero Coppola et la *Méditation de Thaïs* (Gramophone). Vienne joue avec une superbe autorité la *Fantaisie* en sol mineur de Bach, sur le grand orgue de Notre-Dame (Odéon) seulement l'acoustique de l'église ne favorise pas l'enregistrement.

CHANT.

Mme Marcelle Gérard a un filet de voix d'un grand charme qui apparaît éminemment phonogénique. Son interprétation des trois mélodies de la *Shéhérazade* de Ravel avec accompagnement d'orchestre, par Coppola, est délicate et sensible à souhait.

La Chorale Cœcilia d'Anvers, magistralement menée par L. de Vocht, chante

avec des nuances exquises les deux chansons de Debussy : *Yvez vous n'estes qu'un vilain* et *Dieu qu'il le fait bon regarder*. M^{me} Croiza, idéalement accompagnée par l'auteur, chante avec expression la voluptueuse *Sarabande* d'Albert Roussel et *Il pleure dans mon cœur*, de Debussy. (Cette fois c'est Poulenc qui tient le piano, et avec quel art !)

Enfin, le nom de Lully paraît sur un disque. Il s'agit de la scène du *Bourgeois gentilhomme* où le maître à danser fait évoluer ses élèves avant de donner sa leçon de menuet à M. Jourdain (Gramophone). Il y aurait beaucoup à dire sur l'arrangement de la partition, mais ce qui reste de Lully suffit à charmer. Souhaitons que les sociétés d'éditions phonographiques daignent s'apercevoir de l'existence des Lully, des Rameau, des Couperin et de leurs contemporains ! Quelle mine à exploiter pour eux ! Ils ne veulent pas comprendre que le public a le plus vif désir de connaître cette musique et qu'en fin de compte, l'audacieuse opération se traduira par de copieusement bénéfiques ! Mais quel attrait pour eux que d'enregistrer la *Méditation de Thaïs* pour la quatre-vingtième fois !...

//// JAZZ ET CHANSONS.

Grande pénurie de disques nouveaux dans ce domaine.

A signaler chez Pathé : *I got a woman crazy fame*, par Sam Lanin's orch ; chez déon : *Deep night* et *I'll never ask for more*, par the Dorsey brothers ; chez Columbia : *I must have this man* et *Honey*, etc...

Bach chante pour Pathé : *J'suis content, j'suis content*, avec beaucoup de drôlerie. Stanley Lupino donne à Columbia : *Love lies* et *I lift up my finger*.

J'ai quelque scrupule à parler à cette rubrique de Fugère, mais si ce grand chanteur est un maître incomparable de diction, comment peut-il se complaire dans un répertoire de si médiocre goût et qui frise le café-concert ? Pourquoi chanter ces couplets ineptes adaptés au fameux rigodon de Rameau ? N'y a-t-il pas assez de fines chansons du XVIII^e siècle bien authentiques, qui ne demanderaient qu'à revivre sur ses lèvres ?

Henry PRUNIÈRES.